

AVANT LA MER, IL Y AVAIT LEURS TRACES.

DOGGERLAND

LA TRIBU DES BRUMES



PAR
LAURENT GUILBERT



LA TRIBU DES BRUMES

*

LAURENT GUILBERT

Prologue	5
Épisode 1 La terre qui nourrit	11
Épisode 2 La piste froide	24
Épisode 3 Ceux de la Rivière Noire	42
Épisode 4 Le bison dans la brume	61
Épisode 5 La fresque	85
Épisode 6 Les ventres creux	111
Épisode 7 Les hautes pierres	138
Épisode 8 Avant la mer	167
Épisode 9 La route des traces	196
À propos de l'auteur	235



DOGGERLAND.

ÉTÉ.

LE SOLEIL VIENT DE SE LEVER.
LA TERRE EST GÉNÉREUSE.

LE CLAN DES BRUMES VIT
AU RYTHME DE LA TERRE.

PROLOGUE

Doggerland, la terre avant la mer

Avant la mer, il y eut une terre.

Une immense plaine de vents, de brumes, de rivières, de forêts, de marais, de troupeaux et de passages. Une terre qui reliait ce que nous appelons aujourd'hui la Grande-Bretagne au continent européen. Là où s'étend désormais la mer du Nord, entre les côtes actuelles de l'Angleterre, de la Belgique, des Pays-Bas, du Danemark et de l'Allemagne, il y eut pendant des millénaires un monde habitable. Les archéologues lui ont donné un nom : Doggerland.

Ce nom vient du Dogger Bank, un haut-fond de la mer du Nord, lui-même hérité des anciens bateaux de pêche néerlandais appelés doggers. Mais ce que ce nom désigne est bien plus vaste qu'un simple banc de sable englouti. Doggerland fut un territoire de vie. Une zone de circulation. Un refuge. Un immense paysage préhistorique où des groupes de chasseurs-cueilleurs ont marché, chassé, pêché, taillé la pierre, dressé des campements, enterré leurs morts, transmis des récits et observé, génération après génération, leur monde se transformer.

À la fin de la dernière période glaciaire, les glaces commencèrent à fondre. Le niveau des mers monta. Lentement d'abord, puis par paliers plus brutaux. Les vallées devinrent des marais. Les marais devinrent des lagunes. Les plaines se fragmentèrent en îles basses. Les routes animales changèrent. Les clans durent suivre les troupeaux, contourner

les eaux nouvelles, quitter des campements, abandonner des lieux sacrés, apprendre à vivre autrement. Entre environ 10 000 et 7 000 ans avant notre époque, Doggerland fut progressivement englouti, jusqu'à disparaître presque entièrement sous la mer du Nord.

Il ne disparut pourtant pas d'un seul coup.

C'est sans doute ce qui rend son histoire plus troublante. Doggerland ne fut pas seulement balayé par une catastrophe unique. Il fut rongé. Découpé. Lentement repris. L'eau avança dans les creux, remonta dans les terres basses, modifia les sols, les rivières, les forêts et les habitudes des hommes. Un épisode violent, le tsunami provoqué par le gigantesque glissement sous-marin de Storegga, il y a environ 8 200 ans, a pu frapper certaines zones déjà fragilisées, même si son impact exact sur les populations de Doggerland reste discuté par les chercheurs.

Longtemps, cette terre fut invisible.

Puis la mer commença à rendre des fragments.

Des os d'animaux. Des outils. Des pointes en bois de cervidé. Des morceaux de tourbe. Des restes végétaux. Des traces d'un monde que personne ne pouvait plus voir depuis la surface. En 1931, un chalutier remonta près des côtes anglaises une pointe barbelée en bois de cervidé, preuve frappante qu'un paysage aujourd'hui sous l'eau avait été fréquenté par des hommes. Depuis, les découvertes se sont multipliées : mammoths, cerfs, aurochs, outils de pierre, indices de campements, paysages reconstitués par carottages, relevés géophysiques et analyses de sédiments.

Aujourd'hui, les archéologues ne cherchent plus Doggerland avec des pelles dans un champ. Ils le traquent sous la mer.

Ils lisent les fonds marins comme d'autres lisent une carte ancienne. Ils utilisent les données sismiques, les carottes de sédiments, l'ADN environnemental, les restes organiques, les objets remontés par les pêcheurs ou découverts sur des plages enrichies par des sables dragués en mer. Peu à peu, les vallées englouties réapparaissent. Les anciens fleuves reprennent forme sur les écrans. Les forêts disparues laissent des signatures dans la boue. Les animaux reviennent par leurs os, les plantes par leurs pollens, les hommes par leurs outils. Même les recherches récentes sur l'ADN ancien extrait des sédiments permettent de reconstruire des environnements plus riches, plus variés et parfois plus anciens qu'on ne l'imaginait.

Ce livre naît dans cet espace entre deux mondes.

D'un côté, il y a la science : la montée du niveau marin, la fin de la glaciation, les paysages noyés, les artefacts retrouvés, les hypothèses des chercheurs. De l'autre, il y a ce que la science ne peut restituer qu'en silence : la peur d'un enfant devant une eau qui n'était pas là hier, la colère d'un chasseur quand les troupeaux changent de route, l'obstination d'un chef qui refuse d'abandonner les morts, la lucidité d'une pisteuse qui comprend les signes avant les autres, la mémoire d'une chamane qui sait que les terres aussi peuvent mourir.

L'histoire qui suit n'est pas celle d'un seul événement. C'est celle d'un basculement.

Nous allons suivre le Clan des Brumes, une tribu imaginaire née sur une terre réelle. Leur village, leur grotte, leurs rites,

leurs alliances et leurs conflits appartiennent à la fiction. Mais le monde qui se défait autour d'eux s'inspire d'une réalité archéologique et climatique majeure : la disparition progressive de Doggerland sous les eaux.

Ce récit raconte des femmes et des hommes placés devant une question brutale : que reste-t-il d'un peuple lorsque sa terre disparaît ?

Faut-il défendre le foyer jusqu'au dernier feu ?

Faut-il suivre les animaux avant qu'il ne soit trop tard ?

Faut-il partager avec les clans rivaux quand chacun manque déjà de tout ?

Faut-il porter les outils, les enfants, les anciens, les morts, les chants, les peintures ?

Et que devient la mémoire quand les grottes, les pistes et les tombes passent sous l'eau ?

Des milliers d'années plus tard, les archéologues retrouveront peut-être une pointe, un os, une trace de feu, un fragment de bois travaillé, un paysage enfoui sous la vase. Ils ne sauront pas toujours les noms de ceux qui les ont laissés. Ils ne connaîtront ni leurs voix, ni leurs peurs, ni leurs disputes autour du feu.

Alors cette histoire leur en donne une.

Avant la mer, il y eut une terre.

Avant l'oubli, il y eut des traces.

Avant les archéologues, il y eut ceux qui marchaient.



Le territoire du Clan des Brumes

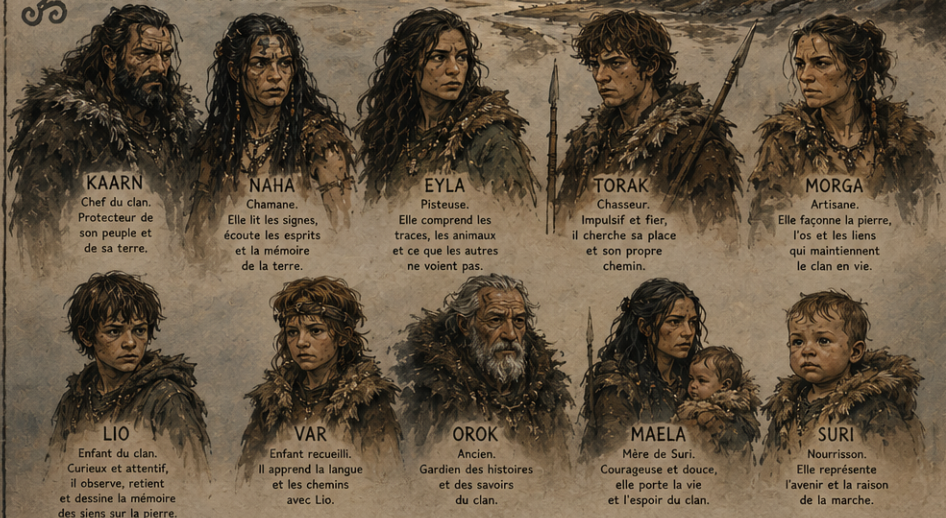
DOGGERLAND

LA TRIBU DES BRUMES

TOME 1 - AVANT LA MER



LE CLAN DES BRUMES



KAARN

Chef du clan.
Protecteur de
son peuple et
de sa terre.

NAHA

Chamane.
Elle lit les signes,
écoute les esprits
et la mémoire
de la terre.

EYLÁ

Pisteuse.
Elle comprend les
traces, les animaux
et ce que les autres
ne voient pas.

TORAK

Chasseur.
Impulsif et fier,
il cherche sa place
et son propre
chemin.

MORGA

Artisane.
Elle façonne la pierre,
l'os et les liens
qui maintiennent
le clan en vie.

LIO

Enfant du clan.
Curieux et attentif,
il observe, retient
et dessine la mémoire
des siens sur la pierre.

VAR

Enfant recueilli.
Il apprend la langue
et les chemins
avec Lio.

OROK

Ancien.
Gardien des histoires
et des savoirs
du clan.

MAELA

Mère de Suri.
Courageuse et douce,
elle porte la vie
et l'espoir du clan.

SURI

Nourrison.
Elle représente
l'avenir et la raison
de la marche.

LES AUTRES CLANS



- LA RIVIÈRE NOIRE



BRÜG

Chef du clan.
Pragmatique
et dur, il connaît
l'eau et ses caprices.

SAVA

Pisteuse.
Rapide et loyale,
elle veille sur
son frère et
son peuple.

VAR

Fils de Brüg.
Il apprend encore,
mais son lien
avec Lio change
son destin.



LES HAUTES PIERRES



REKA

Femme du clan.
Forte et déterminée,
elle se bat pour
ses enfants et
les siens.

ALEN

Frère de Reka.
Silencieux observateur,
il lit les pierres
et les pas.



LE PIN FENDU



HARN

Chef du clan.
Fier, méfiant,
protège les siens
et n'oublie pas
les affronts.

NERK

Jeune chasseur.
Rapide et
impétueux,
il doute souvent
en silence.

DULA

Guerrière.
Fière et silencieuse,
elle observe tout
et se souvient
de tout.



LES TROIS-ENTAILLES



DAREN

Chef des survivants.
Il porte le deuil
de son clan et
cherche justice.

DULA

Fière guerrière.
Elle a tout perdu
mais ne perdra pas
sa mémoire.

ARK

Ancien chasseur.
Silencieux,
il porte les morts
et les noms.

CEUX QUI ONT CHANGE LE CHEMIN



LE BISON BLANC

Animal sacré,
Il apparaît comme un signe,
un guide et un avertissement
venu de plus loin
que les hommes.

OZAN

Ancien guide.
Il révèle le secret
des pierres et l'histoire
ancienne du clan.

KAEL

Guérisseur en devenir.
Il quitte le clan
pour suivre une autre voie
et sauver ceux
qu'il peut.

VORAK

Guerrier renégat.
Il trahit son clan
mais sa présence marque
un tournant pour les Brumes.

ÉPISODE 1

LA TERRE QUI NOURRIT



Il y avait longtemps que la terre n'avait pas parlé ainsi.

Eyla le sentit avant même de voir les traces. Ce n'était pas seulement la boue écrasée, ni l'herbe couchée dans le sens du vent, ni les petites mottes noires retournées par les sabots. C'était autre chose. Une absence. Une rupture dans l'ordre discret du monde.

Elle s'agenouilla lentement, sans brusquer le silence du matin. La brume flottait encore au ras des herbes hautes, si épaisse par endroits qu'elle semblait accrochée à la terre comme une peau humide. Le ciel était lourd, bas, presque immobile. Au loin, les silhouettes des rennes se perdaient entre les nappes grises, déjà trop loin pour être poursuivies. Elle posa deux doigts dans l'empreinte fraîche. L'eau froide en avait rempli le fond. Elle remonta la trace jusqu'au bord brisé, observa l'écartement, la profondeur, le glissement léger du sabot dans la vase.

« *Renne,* » murmura-t-elle.



RENNE.
TROIS ADULTES.
UN JEUNE.

« *Trois
adultes. Un
jeune.* »



ILS SONT
PROCHES ?

ILS ÉTAIENT
PROCHES.



ENCORE
UNE PISTE
MORTE.



NON.
UNE PISTE
QUI CHANGE.

Derrière elle, Torak attendait, la main serrée sur sa lance. Il ne savait pas attendre sans se durcir. Sa force était visible dans tout son corps : dans ses épaules, dans sa mâchoire, dans sa façon de planter ses pieds dans le sol comme s'il voulait contraindre la terre à lui répondre. Deux autres chasseurs restaient en retrait, silencieux. Ils regardaient Eyla, puis Torak, puis les lointains voilés.

« *Ils sont proches ?* » demanda Torak.

Eyla ne répondit pas tout de suite. Elle suivait du regard la ligne des herbes cassées. Les bêtes n'avaient pas paniqué. Elles n'avaient pas fui un prédateur. Elles avaient changé de route volontairement. Elles avaient évité les basses terres. Ils étaient proches.

Torak souffla par le nez.

Encore une piste morte.

Eyla se redressa. Elle essuya ses doigts sur sa peau de fourrure, sans quitter l'horizon.

« *Non. Une piste qui change.* »

Il la regarda comme on regarde ceux qui compliquent ce qui devrait être simple. Une trace menait à une bête. Une bête donnait de la viande. La viande faisait taire les ventres. Pour Torak, le monde devait être direct. La faim ne laissait pas de place aux détours.

Mais Eyla savait que la terre mentait rarement. Les hommes, eux, se trompaient souvent parce qu'ils exigeaient des signes qu'ils disent ce qu'ils voulaient entendre.



La tribu vivait plus bas, là où les fumées des huttes montaient en fils sombres dans la lumière pâle. Le village du Clan des Brumes s'était installé près d'un repli de terrain, assez haut pour éviter les eaux les plus traîtresses, assez bas pour rester proche des fruits, du bois mort, des coquillages et des passages de gibier. Les huttes étaient basses, couvertes de peaux raidies par le froid et la fumée. Des perches de bois soutenaient les toits. Des os longs servaient parfois d'appui. Rien n'était fait pour durer toujours. Tout était fait pour tenir jusqu'à la prochaine saison.

Autour du feu central, quelques enfants tiraient sur des branches noircies. Une vieille femme raclait une peau. Des morceaux de viande séchaient sous un abri, trop peu nombreux. Le vent portait une odeur de fumée humide, de graisse, de terre froide et de peaux mal séchées.

Morga travaillait près de l'entrée d'une hutte. Elle avait posé devant elle une peau tendue sur laquelle tombaient les éclats de silex. Ses mains allaient avec sûreté. La pierre frappait la pierre. Chaque coup était bref, précis, presque sec. Elle ne taillait pas avec colère, ni avec patience. Elle taillait avec nécessité.

Lio l'observait, accroupi devant elle, les yeux grands ouverts.

« *Tu fais une lance ?* »

Morga ne leva pas la tête.

« Non. Une chance de ne pas mourir idiotement avec une mauvaise lance. »

Le garçon fronça les sourcils, comme s'il cherchait à comprendre si c'était une réponse ou une moquerie. Avec prudence, il avança la main vers un éclat brillant tombé sur la peau. Il le ramassa entre deux doigts.

« Et ça ? »

Cette fois, Morga leva les yeux.

« Ça, c'est pour ceux qui veulent perdre un doigt. Pose. »

Lio obéit aussitôt. Il n'avait pas peur de Morga, mais il savait que ses avertissements étaient rarement inutiles. Elle connaissait les pierres comme d'autres connaissaient les pistes. Elle savait celles qui se fendaient bien, celles qui éclataient mal, celles qui promettaient une belle lame et celles qui trahissaient la main. Dans le clan, certains croyaient encore que la chasse faisait vivre les hommes. Morga savait que les chasseurs ne ramenaient rien sans les mains qui taillaient, nouaient, raclaient, perçaient et réparaient.

Kaarn sortit d'un habitat en écartant une peau suspendue. La lumière grise du matin accrocha les rides profondes de son visage. Il n'était pas vieux comme Orok, mais il portait déjà sur lui le poids des saisons. Ses épaules étaient larges, couvertes d'une fourrure usée. À sa ceinture pendaient un couteau, quelques liens, une pointe ancienne et fendue que son père lui avait laissée. Il avait connu des chasses glorieuses, des hivers cruels, des naissances qui avaient sauvé

le clan de l'extinction et des morts que personne n'avait su empêcher.

Il s'approcha des réserves.

Quelques fruits fripés. Des morceaux de viande. Des peaux. Peu de bois. Trop peu.

Une femme du clan, les bras croisés contre le froid, attendait son regard.

« *Combien ?* » demanda Kaarn.

Elle ne chercha pas à adoucir la réponse.

« *Deux jours. Trois si les enfants mangent moins.* »

Kaarn ne répondit pas. Il regarda vers le feu. Les enfants étaient assis près des braises, les genoux contre la poitrine. L'un d'eux mordillait un morceau de racine. Un autre suivait du doigt les dessins que Lio avait tracés dans la poussière. Ils ne se plaignaient pas encore. C'était mauvais signe. Les enfants qui avaient faim trop longtemps apprenaient à ne plus demander.

Derrière lui, une voix calme s'éleva.

« *Les enfants mangeront.* »

Naha était là, presque sortie de la brume elle-même. Sa silhouette fine se tenait près des premières flaques qui annonçaient les marais. Elle ne regardait pas les réserves. Elle regardait l'ouest. Des os et des coquillages pendaient contre sa poitrine. Son bâton, orné de plumes et de fragments de bois de renne, était planté dans la boue.

Kaarn tourna la tête vers elle.

« *Tu as vu du gibier ?* »

« *J'ai vu les oiseaux partir vers l'ouest.* »

Il eut un mouvement bref, presque agacé.

"*Les oiseaux ne nourrissent pas le clan.* »

Naha posa sur lui un regard sans dureté.

« *Ils préviennent ceux qui savent regarder.* »

Kaarn ne répondit pas. Il respectait Naha, mais il craignait ce qu'elle voyait. Ou plutôt, il craignait ce qu'elle comprenait avant les autres. Les chasseurs pouvaient revenir les mains vides. Les artisans pouvaient manquer de pierre. Les réserves pouvaient descendre jusqu'au dernier morceau. Tout cela, un chef pouvait l'affronter. Mais les signes que personne ne voulait nommer étaient plus difficiles à combattre.

Un peu plus tard, Eyla et Torak revinrent.

On sut avant qu'ils parlent qu'ils n'avaient rien trouvé. Les chasseurs qui rentrent avec de la viande marchent autrement. Même épuisés, ils portent une fierté dans le dos. Eyla marchait vite, mais son visage était fermé. Torak avançait comme s'il cherchait encore quelqu'un à accuser.

Kaarn les rejoignit au bord du village.

« *Rien ?* »

Torak cracha dans la boue.

« *Des traces. Pas de bêtes.* »

Eyla ajouta aussitôt :

« *Elles changent de passage. Elles évitent les basses terres.* »

Kaarn baissa les yeux vers le sol. Autour d'eux, quelques membres du clan s'étaient rapprochés sans en avoir l'air. Quand le gibier manquait, chaque parole devenait une ration possible ou perdue.

« *Les rennes changent toujours,* » dit-il.

« *Pas comme ça.* »

Torak serra sa lance.

« *On ira plus loin. Avec plus d'hommes.* »

Naha s'était approchée sans bruit.

« *Plus loin, c'est le territoire de la Rivière Noire.* »

Torak tourna vers elle un regard dur.

« *Alors ils apprendront à partager.* »

Le silence tomba. Même les enfants cessèrent de bouger. Kaarn fixa Torak. Il n'éleva pas la voix. Il n'en avait pas besoin.

« *On ne partage pas avec une lance levée. On commence par parler.* »

Torak soutint son regard.

« *Pendant qu'on parle, les ventres crient.* »

Cette phrase resta dans l'air plus longtemps que les autres. Elle était brutale, mais personne ne pouvait la rejeter entièrement. Les ventres criaient vraiment.

Le soir, le clan se rassembla autour du feu central. La fumée montait droit avant d'être rabattue par un vent froid. Les visages étaient fatigués, creusés par la faim, rougis par la flamme. Les anciens se tenaient près des peaux tendues. Les enfants étaient serrés contre les adultes. Les chasseurs regardaient leurs lances. Les femmes qui avaient préparé les maigres portions évitaient les yeux de ceux qui espéraient davantage.

Kaarn prit la parole.

« Demain, deux groupes partiront. Eyla suivra la piste des rennes. Torak cherchera le bison près des pierres grises. »

Personne ne protesta. Pas encore.

Morga leva l'une des lames qu'elle venait de finir. La pierre accrocha la lumière du feu.

« Ils partiront avec des lames neuves. Mais pas avec des ventres vides. »

Une femme distribua de petites parts de viande. Lio reçut la sienne dans ses deux mains. Il la regarda longuement.

« C'est moins qu'hier. »

Orok, assis près du feu, eut un rire sec qui ressemblait à une branche cassée.

« C'est plus que demain si les chasseurs reviennent avec des histoires au lieu de viande. »



Quelques rires suivirent. Des rires courts, fatigués, sans joie véritable. Dans un clan affamé, même l'humour avait les os visibles.

Naha se leva alors. La lumière du feu glissa sur les marques peintes de son visage.

« Avant la chasse, nous irons à la grotte. »

Torak leva les yeux.

« Encore peindre ? »

« Encore nous souvenir, » répondit-elle. *« Ceux qui oublient les bêtes ne savent plus comment les suivre. »*

La grotte se trouvait derrière le village, dans un renfoncement de pierre que le clan connaissait depuis des générations. On n'y entrait pas comme on entre dans une hutte. On y baissait la voix. On y marchait plus lentement. Même Torak y parlait moins fort.

À l'intérieur, les torches faisaient trembler les parois. Les animaux peints semblaient respirer avec la flamme : rennes aux bois levés, chevaux au ventre rond, bisons massifs,

mammouths plus grands que les hommes et presque plus grands que le souvenir. Les couleurs venaient de la terre elle-même : ocre, charbon, graisse, argile, sang parfois. Chaque forme portait une chasse, une faim apaisée, une peur transmise, une dette.

Dans la pierre, le clan gardait ce que la saison pouvait reprendre.

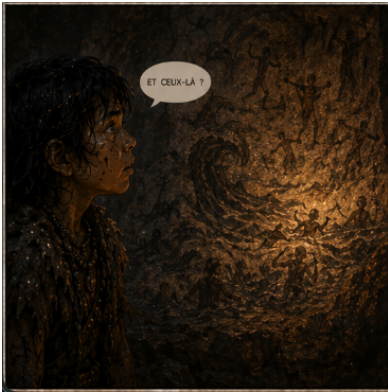
Naha posa sa main contre un renne peint.

« *Celui-ci a nourri nos mères.* »

Puis elle avança vers un bison sombre, large, presque effacé par la fumée des années.

« *Celui-ci a tué Ruun, mais il a sauvé dix enfants.* »

Lio écoutait, immobile. Il aimait la grotte parce que les morts y semblaient moins loin. Il aimait aussi les animaux parce qu'ils ne disparaissaient jamais complètement lorsqu'une main savait les refaire surgir de la pierre.



Mais ce soir-là, son regard fut attiré par une partie plus ancienne de la paroi. Les traits y étaient moins nets. La pierre avait noirci. On distinguait des silhouettes humaines près de grandes formes courbes, comme des vagues, ou comme des collines liquides. Des bras levés. Des corps penchés. Des

lignes qui ne ressemblaient ni à des animaux, ni à des arbres, ni à des chemins.

« *Et ceux-là ?* » demanda Lio.

Orok se rapprocha. Lentement. Son visage changea avant même qu'il parle. Quelque chose, dans ses yeux, venait de beaucoup plus loin que lui.

« *Ceux-là, on ne les peint plus.* »

« *Pourquoi ?* »

L'ancien resta un moment silencieux. La flamme de la torche fit danser les ombres sur ses joues creusées.

« *Parce qu'ils viennent d'un temps où la terre a bu trop d'eau.* »



Personne ne rit.
Personne ne posa
d'autre question.

Plus tard, quand le clan dormit, la brume recouvrit les huttes. Les feux n'étaient plus que des lueurs basses. Les corps se serraient sous les peaux. Les chiens dormaient le museau contre leurs pattes. Dans le ciel, les nuages cachaient presque la lune.

Naha était éveillée.
Elle marcha seule vers les marais.

La terre était froide sous ses pieds. Plus froide qu'elle n'aurait dû. Elle avançait lentement, son bâton s'enfonçant dans la boue avec un bruit mou. Les roseaux frémissaient sans vent. Elle s'arrêta près d'une ancienne trace, une empreinte laissée le jour même par un pied humain ou par une bête. L'eau y remontait lentement, comme si le sol respirait à l'envers. Naha s'accroupit. Elle posa la main à plat contre la terre.

D'abord, il n'y eut rien.

Puis un bruit.

Glouk. Glouk.

Faible. Profond. Presque ridicule. Mais vivant.

Sous sa paume, le sol trembla légèrement. Pas assez pour réveiller le clan. Pas assez pour faire tomber une pierre. Juste assez pour que la chamane ferme les yeux.

Au loin, dans la brume, des oiseaux s'envolèrent d'un seul coup. Une nuée sombre monta du marais, tournoya, puis partit vers l'ouest.

Naha leva les yeux.

Sa voix fut si basse que seule la terre put l'entendre.

La terre se souvient de la mer.





DOGGERLAND.
ÉTÉ.

LE SOLEIL VIENT DE SE LEVER.
LA TERRE EST GÉNÉREUSE.

LE CLAN DES BRUMÉS VIT
AU RYTHME DE LA TERRE.

À PROPOS DE L'AUTEUR



Passionné depuis toujours par l'archéologie, la Préhistoire et plus particulièrement par les sociétés du Paléolithique, j'ai toujours été fasciné par ces femmes et ces hommes qui ont appris à survivre, à créer et à transmettre dans un monde en perpétuelle transformation.

Cette passion m'a conduit à imaginer le jeu de société Doggerland, dans lequel les joueurs prennent en main le destin d'un clan de chasseurs-cueilleurs, plusieurs millénaires avant notre ère. Mais après avoir exploré cet univers à travers les mécaniques du jeu, les ressources, les expéditions et les saisons, une question continuait de m'accompagner : qui étaient réellement les femmes, les hommes et les enfants vivant sur cette terre aujourd'hui engloutie sous la mer du Nord ?

J'ai alors voulu prolonger leur histoire autrement.

Avec ce roman, je vous invite à suivre le Clan des Brumes, à partager ses chasses, ses croyances, ses rivalités et ses espoirs, mais aussi à assister à la lente disparition de son territoire sous l'effet d'un bouleversement climatique majeur. Derrière cette aventure romanesque se trouve une terre bien réelle, le

Doggerland, dont les archéologues retrouvent aujourd'hui les traces sous les eaux.

Ce récit est né de mon envie de donner un visage et une voix à celles et ceux dont il ne reste parfois qu'un outil de pierre, un os travaillé ou une empreinte enfouie dans les sédiments.

J'espère que cette histoire vous fera voyager, vibrer et regarder autrement ce monde disparu.

Laurent Guilbert
Auteur de Doggerland

Doggerland, Tome 1

Avant la mer

Il y a quinze mille ans, avant que la mer ne recouvre les plaines du Doggerland, des clans vivaient là où l'Europe touchait encore les terres du nord.

Le Clan des Brumes connaît cette terre depuis toujours. Ses huttes, ses pistes de chasse, ses grottes peintes, ses morts, ses feux. Chaque pierre porte une mémoire. Chaque trace peut sauver une vie. Mais depuis quelque temps, les rennes changent de route. Les oiseaux fuient vers l'ouest. Le sol tremble. L'eau remonte dans les creux, avale les réserves, coupe les chemins.

Kaarn, chef du clan, veut protéger les siens sans abandonner ce qui les a faits. Naha, la chamane, lit dans la terre des signes que personne ne veut entendre. Eyla, jeune pisteuse, comprend que les animaux savent déjà ce que les hommes refusent encore d'admettre. Torak, chasseur impulsif, préférerait affronter un ennemi visible plutôt qu'une terre qui se défait sous ses pieds.

Lorsque d'autres clans surgissent, eux aussi poussés par la faim et l'eau, la survie ne dépend plus seulement de la chasse. Il faut parler, partager, avancer, ou mourir chacun de son côté.

Dans un monde préhistorique rude, sensoriel et profondément humain, **Doggerland – Avant la mer** raconte le dernier souffle d'une terre condamnée et la naissance douloureuse d'un peuple en marche.

Car parfois, survivre ne consiste pas à défendre son territoire. Mais à comprendre quand il faut le quitter...